

# Parlez-moi d'elles

C é d r i c   G a b r e t

T r a n s c r i p t i o n   i n t é g r a l e

## Reportage : Refuge pour les jeunes filles victimes d'inceste

- Diffusé le 14 juillet 2006 sur Radio France Internationale (RFI)
- Durée : 20 mn

### ***Présentation du reportage par Anne-Cécile Bras***

« L'institut Jean Bru est un lieu unique en France consacré aux jeunes filles victimes d'inceste. Le seul, alors qu'à l'échelle du pays, une jeune fille sur 9 est victime de violence sexuelle avant l'âge de 18 ans. Le centre qui fête ses dix ans, accueille 18 adolescentes venues de la France entière. Elles ont entre 11 et 21 ans et ont été abusées le plus souvent dans leur propre famille. Entre école, thérapie et loisirs, la vie des filles au centre n'est pas toujours rose ».

Un reportage de Cédric Gabret.

## Sommaire

<b>Delphine</b> .....	<b>2</b>
<b>Alexis Sandou</b> .....	<b>4</b>
<b>Annick Buis (par téléphone)</b> .....	<b>6</b>
<b>Luc Massardier</b> .....	<b>8</b>
<b>Jacqueline Alexandre</b> .....	<b>10</b>

Bonjour !

En France, une jeune fille sur neuf est agressée ou abusée sexuellement avant l'âge de dix-huit ans – c'est le terrible chiffre affiché par toutes les enquêtes actuelles.

Pour elles commence alors un long parcours fait de psychothérapies et de placements en foyers ou en familles d'accueil où elles devront rester jusqu'à leur majorité. Autant de prises en charge pas toujours adaptées, tant on connaît mal la nature du traumatisme et de ses répercussions psychologiques !

C'est pour les protéger et les soutenir qu'en 1996, l'Association du Docteur Bru inaugurerait à Agen la Maison d'accueil Jean Bru.

Depuis dix ans maintenant, cet établissement expérimental unique en France accueille une vingtaine de jeunes filles agressées sexuellement avec un objectif : définir la meilleure approche pour les aider à cicatriser.



Delphine a aujourd'hui 21 ans. À l'âge de 16 ans, elle est placée à Agen par l'Aide sociale à l'enfance, après avoir subi dix ans d'agressions sexuelles répétées de la part de cinq adultes de son environnement familial.

Pour elle commence alors une nouvelle vie :

*« C'est un endroit où moi je sais que j'ai pu vraiment laisser éclater ma colère, sans avoir peur de détruire mes parents en plus. C'est vrai que j'ai fait pas mal de conneries en étant là-bas... Je me sentais en sécurité ; c'était un peu le cocon. Je me disais "c'est bon, je peux me lâcher, il ne va rien m'arriver, quoi !" ».*

#### **L'intervieweur.**

*« Vous aviez besoin de vous lâcher, comme vous dites ? »*

#### **Delphine.**

*« Ça, c'est clair. Quand on est violé, de toute façon, il y a tout qui est explosé à l'intérieur ; il y a une colère et une rage qui sont immenses. Et, donc, il y a besoin de tout casser. On croise quelqu'un dans la rue ; on a envie de lui taper dessus... et c'est tout. Sauf qu'on n'a pas le droit !*

*Du coup, on essaye de se défouler sur soi-même... Ce n'est pas forcément mieux. Du coup, on se défoule sur ceux qui sont là et qui ne sont pas forcément solides et qui finissent par craquer aussi. Puis, les éducateurs... c'est vrai que je me suis beaucoup défoulée sur eux. Heureusement pour eux qu'ils tournaient et qu'ils n'avaient pas à me supporter 24 heures sur 24.*

*En plus, l'avantage de la Maison d'accueil, c'est qu'on n'est plus dans l'environnement familial où il y a tant de problèmes. On est un peu éloignée, on a un peu d'autonomie ; enfin on peut respirer ! On retrouve des filles qui ont les mêmes problèmes ; du coup, on se dit « je ne suis pas toute seule ». Déjà, ça c'est bien.*

*En même temps, c'est pas évident parce que, avec toutes les mêmes problèmes, on réagit toutes de la même manière à un même événement. Du coup, il y en a une qui fait*

*une tentative de suicide, les autres ça les remue complètement ; du coup, on veut faire une tentative de suicide. Il y en a une qui fume, tout le monde qui suit... enfin... etc. etc. À ce niveau-là, c'est pas forcément évident. Mais, en même temps, à demi-mots, on arrive à se comprendre parce qu'on sait exactement où on en est. Là-dessus, il n'y a pas de problème, il y a une complicité qui se crée et qui est vraiment super ! »*

**L'intervieweur.**

*« Vous parlez de quoi entre vous ? Vous parlez de ce qui vous est arrivé ou ça reste tabou ! »*

**Delphine.**

*« C'est pas vraiment tabou. Mais en même temps, on n'en parlait pas plus que ça. Ou, alors, moi je sais que j'étais la plus âgée à ce moment-là, et il y avait beaucoup des plus jeunes qui venaient se confier. Mais c'était vraiment en tête-à-tête dans ce cas-là, et c'était pas du tout en groupe.*

*Au niveau des groupes, vous discutez de tout et de rien, comme des copines. »*

**L'intervieweur.**

*« Vous vous êtes fait des amis sur place ? »*

**Delphine.**

*« Oui. Moi j'avais quasiment deux ans d'écart avec tout le reste ; du coup, c'était pas toujours évident. Mais c'est vrai que j'ai découvert par contre beaucoup de petites sœurs. »*

**L'intervieweur.**

*« Si... vous vous êtes retrouvée dans cette maison, c'était surtout pour régler un problème avec vos parents. Les éducateurs vous aident aussi à recréer ce lien ? »*

**Delphine.**

*« Bien... En fait, ils m'ont aidée à comprendre comment j'avançais en parlant avec moi ; ça m'a pas mal aidée.*

*Mais je crois que c'est vraiment l'environnement où j'étais en sécurité et où je me sentais à peu près en confiance, quand même !*

*Et je crois que c'est surtout ça qui a pu aider plus que d'arriver à me construire ou à résoudre les problèmes, parce que ça, c'est beaucoup plus sur le côté psy où il y a vraiment des pys vraiment spécialisés dans ce domaine qui peuvent aider. Les autres pys qui ne sont pas spécialisés dans le domaine, ce n'est même pas la peine, ils nous détruisent encore plus, c'est tout. Et j'en ai fait tellement des pys que je sais vraiment de quoi je parle ! »*

**L'intervieweur.**

*« Comment vous vous sentez aujourd'hui ? »*

**Delphine.**

*« Très bien !*

*Aujourd'hui, je peux dire vraiment que je suis heureuse. Il y a encore beaucoup de chemin à faire, il y a encore beaucoup de choses à reconstruire. Un psy m'a dit une fois qu'il fallait au moins une dizaine d'années pour arriver à tout reconstruire. Et c'est vrai que ça fait plus de six ans que j'ai commencé à reconstruire... et je sais que je n'ai pas encore fini.*

*Et, en même temps, j'ai fait un chemin qui est immense, et les gens ne me*

*reconnaissent même pas quand ils me revoient. »*

**L'intervieweur.**

*« Aujourd'hui, comment se passent les rapports avec les hommes, avec les garçons ? Vous avez été amoureuse, par exemple ? »*

**Delphine.**

*« Mes meilleurs amis, ce sont des garçons – j'étais quand même très, très masculine !*

*Et, progressivement, j'ai découvert qu'une fille, c'était pas forcément comme je le croyais, le côté « Au secours ! mon ongle », « Oh là là ! regarde le garçon qui passe ».*

*Non, ce n'est pas que ça, être une femme, c'est beaucoup plus profond que cette futilité qui est là et, en même temps, dont on a besoin mais qui n'occulte pas toute la souffrance... que j'avais. C'est ce que je ne comprenais pas au départ !*

*N'empêche que oui ! j'ai été carrément amoureuse. Il y a un niveau de féminin que je développe de plus en plus et que je continue à développer parce que j'ai encore des réflexes de mec à certains moments. Ouais, c'est ça, petit à petit, devenir femme ! »*

**L'intervieweur.**

*« Avec le recul, comment est-ce que vous jugez cette Maison, à Agen, qui vous a aidée ? »*

**Delphine.**

*« J'ai vraiment pu commencer à m'ouvrir sur le monde à ce moment-là. Quelque part, c'est un peu le début de ma vie à cet endroit-là parce qu'avant, j'existais pas, j'étais toujours plongée dans des livres et c'était là que je vivais ; je ne voulais pas vivre, je ne voulais rien entendre de ce qui se passait, je ne voulais pas voir les gens. Et puis, là-bas, j'ai dû me rendre compte qu'il y avait des gens qui étaient autour, d'autres qui souffraient. Je me suis ouverte ; c'est un peu le poussin qui sort de sa coquille, quoi ! tout fragile, tout complètement désemparé... mais qui sort ! »*



Pour aider ces adolescents à renaître, comme le disait Delphine, une équipe d'éducateurs spécialisés se relaie 24 heures sur 24. À leur tête, Alexis Sandou tente de recréer un environnement chaleureux et familial.

Son *credo* : confiance, respect et fiabilité. Une tâche difficile qui commence par une période d'observation de deux mois au cours de laquelle la jeune fille comme les éducateurs peuvent mettre fin à l'expérience. Alexis Sandou !

**Alexis Sandou.**

*« Nous avons quelques jeunes filles qui, pendant les deux mois d'observation, ne vont rien laisser paraître pour, ensuite, montrer leur véritable visage ; elles vont être en période d'observation elles aussi...*

*Et d'autres qui d'emblée nous disent... On a eu le cas d'une jeune fille qui est arrivée ; lors de la pré-admission, elle nous a dit : "Je vais vous mettre le feu ; jamais les adultes n'ont pu me dire quoi que ce soit. Sachez à quoi vous allez vous en tenir."*

*Et elle a tenu parole, elle a mis le feu. Donc, il a fallu s'organiser, ça a épuisé l'équipe,*

*mais on a été présent. »*

**L'intervieweur.**

*« Et maintenant ? »*

**Alexis Sandou.**

*« Maintenant, elle nous a quittés... mais beaucoup moins agressive. Elle est retournée dans sa région avec un projet qu'elle s'était déterminé<sup>1</sup>, puisqu'elle fait un apprentissage coiffure.*

*Elle revient de temps à autre nous faire un petit coucou. Et ce qu'elle peut nous dire, c'est qu'elle a rencontré des gens qui avaient su lui dire "non". »*

**L'intervieweur.**

*« En fait, elle avait besoin de ça ! »*

**Alexis Sandou.**

*« Je pense qu'elle avait besoin de ça. Elle avait besoin de se confronter aux adultes et, surtout, à un cadre de façon assez sécurisée. »*

**L'intervieweur.**

*« Quand on discute avec ces jeunes filles, on a l'impression que vous représentez un peu le côté affectif de l'encadrement qu'elles ont là-bas ? »*

**Alexis Sandou.**

*« Il me semble... je n'ose pas dire... Que dis-je ? J'ose dire que je les aime, ces jeunes filles !*

*Je crois que l'on partage des sentiments très, très profonds puisque nous vivons ensemble dans cette maison. Donc, nous sommes là lorsqu'elles vivent des moments difficiles, nous sommes là pour les encourager, nous sommes là le matin quand il fait froid pour leur dire "mettez un pull, habillez-vous"... bref, ce qu'on retrouve dans une famille.*

*Et les sentiments doivent s'exprimer ! Mais ma fonction est plus détachée des jeunes filles et de laisser la place aux éducateurs de gérer le quotidien, d'apprendre à vivre à ces jeunes filles, puisqu'au regard et au vu de ce qu'elles ont connu – du traumatisme vécu –, il est vraiment important qu'elles réapprennent les basiques, les fondamentaux, le "vivre ensemble". Et ce n'est pas simple !*

**L'intervieweur.**

*« Donc, vous n'intervenez pas sur le fond mais plus sur la forme. On peut dire ça comme ça ? »*

**Alexis Sandou.**

*« Ouais... c'est bien résumé, c'est plus sur la forme. Je fais en sorte de mettre toutes les conditions pour que ça fonctionne au mieux. »*

**L'intervieweur.**

*« En arrivant dans cette maison, elles souffrent d'un fort traumatisme. Quelle est la première chose qu'elles réclament à l'encadrement ? »*

**Alexis Sandou.**

---

<sup>1</sup> Forme pronominale.

*« De pouvoir se poser, même si elles le disent maladroitement. Je crois que ces jeunes filles qui sont en survie – parce que, lorsqu'on a été agressé, on est en survie, on veille sur tout ce qui se passe, on a des yeux derrière la tête... bref on ne dort pas... »*

*Et je pense qu'elles cherchent un lieu où elles puissent se poser en toute sécurité. »*

**L'intervieweur.**

*« C'est un redémarrage à zéro. »*

**Alexis Sandou.**

*« Non, pas du tout. Je pense qu'elles se servent aussi de leur vécu. Lorsqu'elles ont pris du recul, elles constatent que ça peut arriver.*

*Cependant, ça n'empêche pas d'avancer.*

*Il nous reste, à nous adultes, à leur montrer que, leur histoire, elles vont la porter toute leur vie mais qu'on n'est pas victime toute sa vie... qu'elles sont responsables, qu'elles ont des ressources et qu'elles devront affronter cette vie qui leur tend les bras.*



Comment recréer le lien familial après une telle souffrance ? C'est le rôle d'Annick Buis, assistante sociale à la *Maison d'accueil* Jean Bru. Depuis trois ans, elle accompagne les jeunes victimes lors de rencontres avec leur famille. Des rencontres dites "médiatisées", c'est-à-dire en présence d'un tiers ! Des rencontres moins pour pardonner la passivité familiale que pour apprendre à « vivre avec » !

**Annick Buis (par téléphone).**

*« Le travail qui se fait au sein de l'établissement – travail éducatif d'accompagnement de ces jeunes par rapport à leur histoire etc. – ne peut pas avoir de sens s'il n'est pas fait d'allers et retours avec le milieu familial.*

*C'est-à-dire que l'on ne peut pas apprendre aux jeunes à se développer et à se construire dans un monde qui s'opposerait à un monde dans lequel elles ont vécu auparavant qui est leur famille.*

*Ces deux mondes-là ne peuvent pas être en opposition totale ; donc, il faut des ponts à certains moments. Et le sens du travail avec les familles, il est là avant tout. »*

**L'intervieweur.**

*« Pour ces jeunes filles, j'imagine, c'est très difficile parce que la plupart du temps les agresseurs viennent de leur famille. Est-ce que c'est facile pour vous de recréer ce lien ? »*

**Annick Buis.**

*« En fait, il n'est pas à recréer, il y est toujours. Souvent, c'est à la demande de jeunes filles que l'on recrée du lien ; on ne leur impose jamais de revenir en famille. En fait, c'est la prise en compte du fait que ces jeunes sont vraiment dans des situations d'ambivalence extrêmes. Effectivement, c'est un lieu où il y a eu des abus, mais il n'y a pas eu que des abus ! »*

**L'intervieweur.**

« Comment est-ce que les parents perçoivent votre démarche ? »

**Annick Buis.**

« C'est variable, je dirais.

*On peut avoir des parents qui sont dans l'adhésion complète parce qu'ils s'en remettent un petit peu à nous par rapport à des comportements de leur fille qui les ont largement débordés. Donc, on va être dans une relation de confiance où tout est acquis.*

*Et il y a d'autres situations où il y aura une parole qui aura été dite à un moment donné de la vie de la jeune fille et qui n'aura pas été crue et pas entendue.*

*Donc, on est dans une démarche de protection de cette parole, nous, mais pas dans une rupture de lien.*

*C'est très compliqué. C'est vrai qu'on a des visites médiatisées à certains moments qui sont, non pas sous le signe du conflit, mais très tendues. »*

**L'intervieweur.**

« En quoi "comprendre l'environnement familial" est quelque chose de crucial pour vous et puis pour ces jeunes filles ? »

**Annick Buis.**

« C'est pas simplement le "comprendre". Il y a le "comprendre", bien sûr, mais il y a aussi "accompagner la jeune" dans tout ce qu'elle peut ressentir par rapport à ce milieu familial. C'est l'aider à régler tout ce qui peut être source de conflit, d'ambivalence etc. »

**L'intervieweur.**

« Vous voulez dire que, la plupart du temps, les phénomènes d'inceste dont elles ont été victimes sont souvent la face immergée de l'iceberg et cachent souvent des problèmes familiaux derrière ? »

**Annick Buis.**

« Bien sûr ! C'est-à-dire que, de toute façon, il y a des constantes.

*Il y a également une situation d'inceste mais, derrière souvent, il y a d'énormes difficultés relationnelles, des carences affectives – on peut dire – souvent au sein de la famille. »*

**L'intervieweur.**

« Ce qui veut dire que votre travail consiste à la fois à régler le problème relationnel entre les parents et les enfants autant que le problème d'inceste qui a eu lieu ? »

**Annick Buis.**

« Tout à fait ! Mais en ne négligeant pas le problème d'inceste parce que, là-dedans, il faut qu'à un moment donné, les allers et retours qui va (sic) se faire entre la famille et le Centre lui permettent d'aborder quelque chose de l'ordre de sa compréhension de son histoire.

*Un exemple ! Je me rappelle avoir accompagné une jeune en visite médiatisée avec sa mère.*

*Alors, le souci était qu'on avait une maman qui, entre la parole de sa fille qui dénonçait les abus de la part de son beau-père et la parole de son beau-père qui était dans le déni – effectivement, au niveau de la justice, rien n'avait été mis en valeur –, la mère*

*avait choisi la parole du beau-père.*

*Donc, les visites qu'on faisait, c'était parce qu'il y avait un lien nécessaire avec la maman, validé par le juge pour enfants, demandé par la jeune. Mais il y avait cette impossibilité pour la maman à entendre la parole de la jeune qui était devant ce mur-là !*

*Et, donc, des visites ont pu se mettre en place. Et le travail qui a été fait n'a pas été de réconcilier forcément ni de séparer absolument, mais la jeune a pu évoluer, faire le deuil d'une certaine manière du fait qu'elle n'amènerait jamais sa mère à changer sa position... et, pour autant, de ne pas être détruite par ça et continuer son chemin.*

**L'intervieweur.**

*« C'est difficile d'arriver à se dire qu'on a été victime d'un viol et que justice ne sera pas faite. C'est un pas difficile à franchir pour elle ? »*

**Annick Buis.**

*« Tout à fait, mais ça prend des années ! Ça prend des années !*

*Je ne sais pas si c'est franchi définitivement, mais en même temps ça ne fait plus obstacle à ce qu'elle s'inscrive dans quelque chose de personnel, une dynamique d'intégration d'un cursus scolaire, des projections pour son avenir etc. »*



Apprendre à se reconstruire, pour ces jeunes filles, c'est trouver des réponses à leurs questions, des réponses que dans les cas d'inceste seuls les pères agresseurs peuvent donner. C'est la conviction du Dr Luc Massardier, psychiatre en milieu carcéral et membre du Conseil scientifique de l'Association.

Depuis plusieurs années, il rencontre ces pères en prison : une démarche novatrice qu'il a fallu imposer !

**Luc Massardier.**

*« Très souvent, dans les situations d'inceste, de maltraitance familiales, les travailleurs sociaux ont tendance – parce que c'est compliqué, parce que c'est un peu la culture – de se contenter simplement de l'éloignement du mauvais parent.*

*Or, pour que la séparation permette à l'enfant de métaboliser ce qui lui est arrivé – et au parent agresseur également –, il faut que cette séparation ait un sens.*

*Il s'agit donc d'utiliser ce temps de la séparation pour permettre aussi bien à la victime qu'à l'agresseur de retrouver tous les paramètres qui ont animé ce phénomène de l'agression. »*

**L'intervieweur.**

*« Vous rencontrez les agresseurs en prison. Est-ce qu'on peut identifier différents types d'agresseurs ? »*

**Luc Massardier.**

*« Oui. Ceux que l'on rencontre en prison sont ceux qui acceptent de nous rencontrer. Et c'est généralement les pères qu'on appelle les pères incestueux, séducteurs qui croyaient vivre avec l'enfant une relation d'amour très fusionnelle, très particulière, unique et qui les a conduits à dérapier et à prendre un peu de toutes les places : aussi bien une place maternelle que paternelle ou qu'une place d'enfant.*

*Mais il existe aussi des pères qui peuvent être des pères sadiques ou qui peuvent être des hommes extrêmement frustes qui prennent un plaisir pervers à la manipulation de l'enfant. Mais, généralement, ceux-là, on ne les voit pas ; ceux-là n'acceptent pas de venir nous voir.*

*Ceux qui acceptent de parler, c'est ceux qui sont à la recherche d'une tentative de compréhension et aussi d'une tentative d'être pris en charge. De la même façon qu'ils ont été pris en charge dans leur vie conjugale où ils étaient souvent dans une relation passive à leur épouse, ils ont été pris en charge aussi par l'enfant dans un vécu incestueux. Et puis maintenant qu'ils sont en prison, ils viennent se faire prendre en charge par les psychiatres.*

*On est dans cette espèce de continuité d'une personnalité extrêmement passive. »*

**L'intervieweur.**

*« Est-ce qu'ils se ressentent comme étant victimes, aussi ? »*

**Luc Massardier.**

*« Ils se ressentent comme à la fois victimes et à la fois coupables.*

*C'est surtout une souffrance narcissique, c'est-à-dire ce sont des gens qui n'ont absolument jamais eu confiance en eux. Enfin, la relation incestueuse avec leur enfant avait cette vertu de leur apporter une espèce de complétude qu'ils n'avaient pas jusque-là. »*

**L'intervieweur.**

*« ... tout en étant conscient qu'il y avait transgression ! »*

**Luc Massardier.**

*« Absolument ! Mais avec l'incapacité d'y mettre un terme eux-mêmes.*

*Tout à l'heure, je parlais de passivité ; là aussi, ils avaient conscience qu'il fallait que ça s'arrête, mais il n'y avait que l'enfant qui aurait pu les faire arrêter. C'est ce qu'ils disent souvent : "Si elle avait crié, j'aurais arrêté". Et ils attendent que ce soit un autre qui vienne le faire. Et, généralement, ils le disent carrément tous : ils éprouvent un soulagement d'avoir été stoppés. »*

**L'intervieweur.**

*« Quel est l'intérêt de rencontrer et d'essayer de traiter ou de comprendre ces agresseurs dans le lien familial, après, avec l'enfant qui a été victime ? »*

**Luc Massardier.**

*« Je crois que les liens de filiation qui relient un individu à ses géniteurs sont des liens qui sont transcendants.*

*L'intérêt de le rencontrer, c'est pour pouvoir, au moment où l'enfant pourra en exprimer la demande, qu'on puisse lui en parler.*

*Sinon, ce dont on s'aperçoit actuellement, c'est que le mauvais parent est exclu et définitivement exclu.*

*Or, nous pensons que la séparation est nécessaire à un moment mais qu'elle ne peut pas être la seule réponse et que, dans ces situations où il y avait beaucoup de confusion, il est important de pouvoir réinjecter, réintroduire de la réalité puisque le temps est passé, l'enfant a évolué... mais aussi le parent a évolué. »*

**L'intervieweur.**

*« Ce qui veut dire que c'est de l'intérêt de l'enfant que de recréer ce lien au moment opportun ? »*

**Luc Massardier.**

*« C'est à l'enfant de choisir s'il souhaite le reconstruire. Moi, ce dont je m'aperçois en rencontrant les pères des jeunes filles d'Agen, c'est que, bien souvent de très nombreuses années après l'incarcération, ces pères-là sont encore des pères complètement paumés qui ne savent absolument pas où est l'enfant, qu'est-ce qu'il lui arrive.*

*L'enfant non plus ne sait rien du tout de ce qu'est devenu le père.*

*Et je crois que c'est préjudiciable à un véritable engagement dans un processus de cicatrisation. »*



Jacqueline Alexandre est présidente de l'Association. Pour elle, ces dix années de travail expérimental ont été riches en enseignements et ont permis d'améliorer la prise en charge de ces adolescentes.

L'objectif est maintenant de faire des émules tout en s'inscrivant dans la durée.

Jacqueline Alexandre !

**Jacqueline Alexandre.**

*« Ce que l'Association nous permet, c'est de faire des choses qu'un établissement n'a pas les moyens de faire parfois, et ça nous semble pourtant majeur.*

- *Suivre les jeunes filles une fois qu'elles ont quitté l'établissement ! C'est-à-dire que nous avons créé le Club ADB, Association Docteurs Bru. Et ce Club permet aux jeunes filles de faire un voyage par an, donc un rendez-vous qu'il soit virtuel ou réel, peu importe.*

*On leur offre un abonnement à une revue – on aura des revues de petites filles, puis de mamans.  
Puis, plus tard on ne sait pas, on sait que ça évoluera...*

*Mais ça nous permettra de ne jamais les perdre de vue, de savoir toujours où elles habitent parce qu'il est essentiel de faire un travail longitudinal sur l'histoire de l'enfant depuis sa naissance jusqu'à ce qu'elle soit arrivée chez nous puis, de chez nous à après, pour vraiment mesurer l'impact du travail que nous avons fait avec elle.*

- *Il y a une autre piste très importante que nous allons explorer, puisque la fondatrice de l'Association, Nicole Bru, nous l'a demandé : nous allons ouvrir un établissement pour garçons.*

*Le problème des garçons est très différent. Les filles qui ont été abusées sexuellement reportent la violence contre elles alors que les garçons deviennent bagarreurs et cassent la figure de tout le monde.*

*Ils ont des problèmes de comportement avec les autres ; donc, je pense que ce sera une prise en charge différente. »*

**L'intervieweur.**

« Vous allez aussi généraliser ce genre de maison d'accueil ? »

**Jacqueline Alexandre.**

« Je ne pense pas. Parce qu'un établissement expérimental, ça a un coût important.

*Et nous pensons que, si, à travers les travaux de recherche que nous faisons et les expériences que nous menons, nous pouvons aider tout éducateur, qui un jour ou l'autre a affaire à un enfant abusé sexuellement, à faire une meilleure prise en charge, alors là nous aurons rempli la mission qui nous a été fixée au début :*

*Établissement expérimental, expériences et relais de connaissances... »*



Voilà, merci et bon courage à toute l'équipe de l'Association !

Pour plus de précisions, vous pouvez vous rendre sur leur site Internet [www.maisonjeanbru.org](http://www.maisonjeanbru.org).

C'est la fin de cette émission. Merci à Jean-Frédéric Étienne à la réalisation ; à la technique, Guillaume Olympiade.

Vos réactions, vos commentaires, vos remarques ! Toujours une seule adresse : [femmes@rfi.fr](mailto:femmes@rfi.fr).

Très bon week-end à tous !

